

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 50

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1922, recevront ce journal **GRATUITEMENT** dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.

DU CHAPEAU A LA MAIN

POLITESSE, courtoisie, civilité, bienséance, urbanité, voici des mots qui ont un air de famille incontestable; mais ils ont aussi, en ce temps-ci, un petit goût de rance. Oh! il n'y a pas de nenni. C'est ça! Seuls, ceux dont la tête a blanchi sous les années savent encore la signification de ces mots et continuent des traditions auxquelles ils ont été initiés dès leur plus tendre enfance. Mais les jeunes! Et allez donc! Histoire ancienne que tout ça. Les temps ont changé:

Vieux habits, vieux galons, inutile harangue!

On dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Si, pourtant, il y a quelque chose, quelque chose qui n'y est plus, devrait-on dire. Cette chose, c'est la disparition de la politesse.

Reviendra-t-il jamais, le bon temps où l'on se piquait de bonne éducation? Hélas! m'est avis qu'il est bien d'autres choses encore que nous ne reverrons plus. Il en faut faire notre deuil. C'est fichant, tout de même.

Ecoutez donc ce que disait, à ce même propos, un de nos confrères:

* * *

De toutes parts, on se plaint que la jeunesse des écoles ne connaît ou ne pratique plus les règles élémentaires de la politesse. Les dames, dans la rue, sont bousculées, doivent descendre du trottoir pour faire place à des jeunes gens mal élevés. Il y a bien quelque chose à dire.

Les formes de la politesse varient d'un pays à l'autre. A côté de la question d'éducation, il y a l'habitude, le préjugé, la mode. En Allemagne, les hommes ont l'habitude de larges coups de chapeau, jusqu'à terre, comme autrefois, au temps du tricorne ou des vastes coiffures à plumes. Il y a, certes, quelque chose de théâtral dans ce geste, quelque chose d'affecté. Il est vrai qu'on peut ainsi nuancer le salut, en le faisant plus ou moins ample.

En Angleterre, les messieurs ont un geste exquis de la main, une sorte de salut amical, qui sait être poli sans familiarité, et qui remplace le coup de chapeau. Le pauvre chapeau! à force d'être malmené par notre salutation un peu maniérée, il prend rapidement des formes douteuses; il est maculé, déjeté et nous comprenons, à cet égard, la mode qui consiste à exhiber par tous les temps une chevelure léonine ou des nattes bien aplaties. C'est économique, soit, mais c'est laid.

Dans ce domaine, tout est dans la manière, dans le ton. Il suffit d'observer l'art avec lequel les dames arrivent à nuancer leur gracieux salut de la tête. Sans effort, elles savent être éloquentes, d'une amabilité souriante et d'une insolence exquise.

Nous, hommes, nous avons le monopole du lourd et du gauche. Et si nous nous avisons de supprimer

le geste classique, le coup de chapeau réglementaire, il s'agit immédiatement de faire preuve de goût et de mesure. Il est si facile d'affecter une certaine condescendance blessante, une supériorité distraite ou une familiarité déplacée. Ce qui nous manque le plus, c'est le naturel.

Le bon gros salut campagnard, dans sa rudesse et sa rondeur, nous repose souvent du salut compliqué du citadin.

Après tout, qu'importe la forme! L'important, c'est de rester poli.

* * *

Et puisque nous en sommes au « chapitre des chapeaux », c'est-à-dire des salutations, il est bien naturel de descendre un peu des hauteurs de l'occiput et de parler de la poignée de main, encore, chose incroyable, qu'elle soit d'usage moins ancien que le coup de chapeau.

* * *

Il n'y a guère plus d'un siècle, paraît-il, que les gens se touchent la main en se saluant, dit un chroniqueur. Dans certains pays, on va même jusqu'à baiser la main de celui que l'on tient pour son supérieur.

Il est évident que le geste est plus gracieux que celui des nègres qui se frottent le nez en guise de salutation. Est-il plus hygiénique?

Les hygiénistes affirment que la poignée de main est l'un des moyens les plus sûrs d'échanger des bacilles et de contracter des maladies.

On fait avec les doigts tant de gestes inconscients qu'on ne se rend pas compte de la somme de petites saletés dont on les recouvre. On se gratte dans les cheveux; on se gratte le nez en son bout ou en son intérieur; on se gratte un bouton, une pustule, une croûte; on passe les doigts dans sa moustache souvent humectée de salive; on tâte sa bouche; on se gratte les oreilles; on se frotte un œil; on palpe son mouchoir de poche; on tient des pièces de monnaie, des billets de banque, toutes sortes d'objets qui ne sont pas désinfectés.

Et avec ces mêmes doigts, sans qu'on les ait lavés, on salue un ami, un passant dont les doigts ont aussi fait auparavant les mêmes gestes.

On prend chez le voisin des cultures microbiennes parfois dangereuses; on ne se lave pas et, sur soi-même, on recommence les gestes inconscients; on s'infecte sans le savoir. Et lorsqu'on a touché en quelques heures les mains de dix personnes qui en ont fait autant, on a sur ses doigts une colonie merveilleuse de bacilles.

A la vérité, le corps humain est résistant et ne prend pas toutes les maladies dont il porte les germes. Mais si l'on pouvait éviter de lui en inoculer quelques milliers en un jour, il ne s'en porterait pas plus mal!

C'est pourquoi nous ne sommes pas surpris d'apprendre qu'il s'est fondé à Paris une « Ligue contre la poignée de mains ».

Il va sans dire que les Ligueurs ne renoncent pas à tous les « shake hand ». Entre amis intimes, entre parents, il y a moins de méfiance.

Et le gant, pensez-vous, ne pourrait-il pas suffire à ceux qui craignent de s'infecter? Le gant est un pis aller, souvent plus dangereux que la main nue.

Bref, la salutation... manuelle n'étant qu'une mode, cette mode passera un jour, mais ce ne sera pas demain.

Je vous la serre tout de même!



PÈ LA MUNICIPALITA

LAI a on teimps por tot, que l'a de ion de clliau monsu dâi z'altro iâdzo que l'ant fé la Bibliia, et que l'étant dâi têt fin finauid po devenâ cein que lè dzein l'avant derrâi la tita. « Lâi a on teimps po passâ pè lè man âo tire-mondo et on teimps po passâ pè clliau âo croque-mort; on teimps po plliantâ et on teimps po trère cein qu'on a plliantâ; on teimps po tyâ et on teimps po guiéri; on teimps po plliorâ et on teimps po rire; on teimps po accouilli dâi pierre et on teimps po lè ramassâ; on teimps po eimbransi et on teimps po fère la potta; on teimps po tsertsi et on teimps po pèdre; on teimps po dégoursi et on teimps po retacounâ; on teimps po sè quaisi et on teimps po dèvesâ; on teimps po caressi et on teimps po sè boudâ; on teimps po la guèrra et on teimps po la pé. »

Se lâi avâi z'u dâi vote de son teimps, lo râi Samelon que l'a fé clli galé couplliet, l'arâi assebin marquâ: « On teimps po nommâ dâi municipai et on teimps po lè dègenuautsi. »

* * *

L'è stau dzor que l'a falii votâ po lè municipai, que sant dan lè précaut de la coumouna. Clliau que sant vegnâ sant pâo-tître bin contein. Mâ n'arant pa rein qu'à lau sè promenâ, bin fricotâ et bâire quauque bon verro. Faut pas mau lè lau còrdre, l'ant prau de cassemeint de tita et faut ître benhirâo po leu se l'attrapant de teimps z'a outro quauque létson. S'èin vayant dâi poute dâi iâdzo que lâi a et principalement quand l'ant à eingrindzi avoué dâi certaine femme que lâi a, et que l'ant onna tapetta dau diablo et on boutafrou à pitâ avoué on avocat.

Dan, po ein reveni à clliau croûte femme, on dzor la Municipalitâ de Bramafam vâi ein arrevâ iena que l'étâi 'na tota serpa et retsaudâie quemet la pichietta de l'einfè. L'étâi son second basquellion (*enfant illégitime*) et on l'avâi convoquâie po lâi fère on pridzo pas pequâ dâi vè. Lo syndico lâi fâ dinse:

— Attiutâde! Vo z'ite onna fenna de rein dau tot de no z'amênâ tote lè z'annâie on boute que n'a min de père. Et pu aprî l'è adî no que no faut payî. L'è onna vergogne d'ître dotedzi d'èintreteni tota cllia cassibrâille. No voliein savâi ora à cò l'è clli bouibo!

Et la serpa ne repond-te pas:

— A monsu lo syndico et à tota la Municipalitâ... du que l'è li que pâte.

* * *

On outro coup, l'étâi on outra fenna que revegnâi: onna roncanna que n'avâi jamé tot demândâ et mandèi. Voliâve que la Municipalitâ lâi baille de la mataîre po sè fère on gredon po la senanna. Et ie desâi:

— Et pu, vo sède, foudrà m'èin mettre prau et pas mè frustrâ et mè tsaupogni. Sti an passâ, m'èin è pas pî restâ po mè fère onna taille.

— Vo n'âi jamé tot de et tot recliama, que lâi

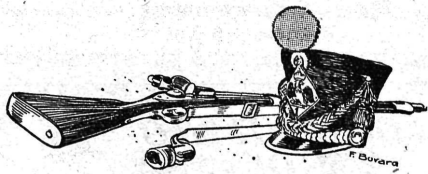
fâ on municipau que l'étâi tot grindzo, vo foudrà vo contentâ de cein qu'on vo baillera.

— Et pu, on porra bin mè bailli assebin on carro de courti, que repond onco la fenna. On ein a bin bailli à dâi z'altro que lài a!

— Eh bin! so fâ dinse lo mîmo municipau, manquerâi pe rein que cein! Et dein clli courti, qu'è-te que vo lài plliantera, po l'amou dau bon Dieu?

— Dâi municipau, monsu, que repond la fenna, *ie sant tant bon!*

Marc à Louis, du Conteur.



LA GUERRE SACREE

UN de nos abonnés a l'obligeance de nous communiquer la version originelle du « Roulez, tambours » d'Amiel. On y trouvera quelques strophes qui ne sont guère connues.

* * *

L'Alarme.

Rugis, tocsin! pour la guerre sacrée!
A l'étranger renvoyons ses défis;
Aux armes tous! Si ta perte est jurée,
Suisse, on compta sans l'amour de tes fils!
Debout! vallon, plaine et montagne,
Schwytz, Appenzel, Hassli, Tessin!
L'ouragan noir vient d'Allemagne:
Rugis, tocsin!

Le Départ.

Roulez, tambours! Pour couvrir la frontière,
Aux bords du Rhin, guidez-nous au combat!
Battez galement une marche guerrière;
Dans nos cantons chaque enfant naît soldat.
Faisant bondir le cœur des braves,
Rappelez-vous les anciens jours;
Nos monts jamais n'ont vu d'esclaves!
Roulez, tambours!

Au Bivouac.

Sonnez, clairons! Le grand fleuve, en son ombre,
De nos bivouacs a réfléchi les feux.
Chez nous, là-bas, sans doute, en la nuit sombre,
Au ciel, pour nous, ont monté bien des vœux.
Oui, nous veillons sur toi, Patrie!
Remparts vivants, nous te couvrons!
Dieu voit qui veille, entend qui prie;
Sonnez, clairons!

En Ligne.

Flottez, drapeaux, étendards héroïques,
Où nos aïeux ont inscrit maint beau nom,
Astres de gloire, au ciel des Républiques:
Sempach, Nâfels et St-Jacque et Grandson
Sous vos couleurs, saintes bannières,
Ont combattu tous nos héros;
Les fils seront dignes des pères!
Flottez, drapeaux!

Au Feu.

Tonnez, canons! Voici la rouge aurore!
Au champ d'honneur, les moissons vont s'ouvrir!
Jusqu'à la nuit, fauchez, fauchez encore!
O noirs faucheurs, s'arrêter c'est mourir!
Hourrah! poussons le cri de guerre,
Et puis chargeons et foudroyons!
Pour voir la foudre a le tonnerre!
Tonnez, canons!

Te Deum.

Aigles du ciel, témoins de notre gloire,
A nos cités, portez-en les signaux!
Aux quatre vents, de nos cris de victoire,
Prompts messagers, dispersez les échos!
Salut, grands monts, terre affranchie,
D'un peuple fier sublime autel!
Pour Dieu seul notre genou plie,
Aigles du ciel!

Les Adieux.

Cloches du soir, sonnez dans les vallées,
Au bord des lacs, sur le penchant des monts:
Comme un encens aux voutes étoilées,
Faites monter vos tintements profonds!
Pour qui tomba, cloches aimées,
Plein de vaillance et plein d'espoir,
Implorez le Dieu des armées,
Cloches du soir!

13 janvier 1857.

H.-F. Amiel.

UN RECUEIL MANUSCRIT DE L'ARCHIVISTE BARON

(Suite.)

Hélas! depuis lors... que de larmes, que de cris, que d'épouvantes! Heureusement, nous retombons dans le rose, avec les pages consacrées au golfe de Cully et à Vevey.

Assis auprès du monument élevé à la mémoire de Davel, « admirez ces sites à la fois riants et imposants, dont on ne retrouve guère de pareils que sur les rives si vantées des contrées maritimes de la Provence, de l'Italie et de la Grèce; puis, convenez avec franchise que le Vaudois aussi est, sous ce rapport encore, des plus favorisés ».

On a retrouvé, à Cully, en 1818, les ruines d'un temple élevé à Bacchus; à Treytorrens, une figurine de bacchante en bronze, acquise par M. Rod. Tissot, à Moudon; même une villa romaine, une chambre de bain.

En parlant de Vevey:

« Rues bien percées, généralement droites, larges et propres, bordées de maisons particulières d'une élégante simplicité ».

Nous voici sur la terrasse de St. Martin:

« Quelle plus belle préparation à célébrer, dans ce temple, les louanges de Dieu, créateur et conservateur de l'Univers, que celle de venir, dans une belle matinée d'un dimanche d'été, au son de ces cloches harmonieuses, admirer ici ses ouvrages et méditer sa parole... O vous, âmes sensibles, disposées aux impressions d'une douce mélancolie, allez à cette terrasse... »

De ces quelques traits, non dépourvus de grâce, plus d'une ville pourrait être jalouse:

« La population de Vevey qui, à la fin du XVIII^{me} siècle, était de 3000 âmes, s'est peu à peu augmentée... Le sang y est généralement beau, ce qui est dû à la salubrité d'un air tempéré et à l'introduction de la vaccine. Le chevalier de Boufflers disait, en parlant des Veveysans:

— Sur trente ou quarante jeunes femmes ou filles, il n'y en a pas quatre de laides. »

On passe ensuite au vert:

« Mon bon La Tour,
Sois mes amours,
Toujours. »

C'est Baron qui pastiche Châteaubriand et Curtat: La Tour de Peilz est son lieu natal (1788). Ce n'est pas sans regret qu'il le quitte, en 1807. Il faudrait reproduire tout entier ce délicieux petit chapitre consacré à l'amour du lieu où l'on vit ses premières années, où il n'y a guère d'ombre au tableau:

« Définitivement fixé à Lausanne, je ne saurais plus, à mon âge déjà avancé, franchir les quatre lieues qui nous séparent, mon bon La Tour, pour aller passer paisiblement le dimanche dans tes murs et même, deux ou trois fois par année, y rester plusieurs jours consécutifs. Je ne saurais plus, à mon âge déjà avancé, faire une telle promenade, bien que, depuis 46 ans, la route de Lavaux ait été sensiblement raccourcie par les nombreux redressements qui y ont été faits, et que, depuis 30 ans surtout, il y ait grande concurrence de voitures de tout genre, sans parler des bateaux à vapeur qui, pendant les deux tiers de l'année, sillonnent plusieurs fois et en tous sens les ondes azurées et magnifiques du Léman. On nous promet, de plus, un chemin de fer qui abrégerait la distance à tel point que, rigoureusement parlant, je pourrais, tout en exerçant à Lausanne mes fonctions, me rendre chaque soir dans tes murs, mon bon La Tour! quitte à repartir pour le chef-lieu le lendemain matin; le trajet se ferait en trente minutes; c'est bien engageant, mais, pour réaliser la chose, il faudrait que mes moyens fussent en proportion avec la dépense. »

Quelle instructive résignation! Il est vrai qu'un homme, qui aime ses bouquins, se contente facilement de faire des voyages instructifs... autour de sa chambre, à la façon de Xavier de Maistre, auteur vieillot à relire, je vous prie, si vous avez besoin d'un calmant.

Et ainsi de suite. Le rose reprend avec Montreux « qui avait été formé en commune et en paroisse sous les rois de la Bourgogne-Transjurane; l'empereur Conrad II dit le Salique le céda à titre de franc-fief à l'évêque de Sion et au XI^{me} siècle, *Mustrax* devint un vidomat... »

On voit que Baron se souvient qu'il est archiviste. Ces pages manuscrites, écrites sans prétention, rendent réellement hommage à la patrie que veut chanter l'auteur en remontant dans la nuit des temps.

(A suivre.)

L. Mogeon.

BOU-T-A-BOU-T. — Un paysan est cité en tribunal pour avoir tué le chien de son voisin. L'accusé raconte qu'en revenant des champs sa fourche américaine sur l'épaule, le chien s'est jeté sur lui.

Le paysan: Ma foi, je me suis défendu comme j'ai pu. Le chien était comme enragé et il m'aurait déchiqueté...

Le Président: Oui, je comprends, mais vous n'étiez pas obligé de tuer le chien, qui était un bon chien de garde. Vous auriez dû le chasser, l'effrayer, et non lui enfoncer les dents de la fourche dans la tête. Par exemple, vous auriez pu vous servir de l'autre bout de votre fourche...

Le paysan: Je regrette, Monsieur le Président, mais le chien ne me venait pas contre avec... l'autre bout!

L'accusé a été acquitté!

PARLER NEUCHATELOIS ET SUISSE ROMAND.

LES personnes qui ont souscrit au *Dictionnaire historique du Parler neuchâtelois et suisse romand* attendaient avec impatience le deuxième fascicule de cette publication. Il vient de paraître, et offre, dans ses cinquante pages, une mine riche de renseignements historiques, étymologiques, linguistiques, etc. Les savants puiseront des renseignements précieux et les amoureux de notre vieux langage romand trouveront toute l'explication de nos savoureux vaudoisismes dans le dictionnaire de M. Pierrehumbert, lequel fait une large part aux locutions vaudoises.

Nous y voyons entr'autres que l'expression: *être de Berne* remonte à 1798, au temps du régime bernois déchu, alors que les partisans de ce régime s'efforçaient de prouver aux Vaudois combien il était avantageux pour eux « d'être de Berne »; chose curieuse, cette expression est connue dans le pays de Montbéliard.

Nous employons le mot « bon » à tort surtout et à travers: il fait *bon* chaud; il fait *bon* frais; on y va à *de bon*; on joue à *de bon*; qu'est-ce qu'il dit *de bon*, Frédéric? Oh! là, *tout de bon*; on a *bon* temps lorsqu'on fait facilement quelque chose; on aurait aussi *bon temps* de passer par la route, le sentier ne vaut rien; on a attendu un *bon* moment; on a eu ça *bon* marché; on s'est levé à *bonne* heure.

Nous ne pouvons relever toutes les expressions pittoresques de l'ouvrage de M. Pierrehumbert, mais, puisque nous sommes au mot « bon », terminons avec « bonne » que nous trouvons dans: il donne le bras à sa *bonne amie*; il est tout à la *bonne*; on est de *bonne* (humeur); le patron n'est pas de *bonne* aujourd'hui.

Je regrette de ne pouvoir vous parler des *brandons*, des *brecis*, des *brecets*, des *bricellets*, des *caformets* et des *caïons*.

Si l'histoire de ces mots vous intéresse, souscrivez à l'ouvrage pendant qu'il en est temps, chez Attinger, éditeur à Neuchâtel. *Mérine.*

HAUTEFORT. — Par Ad. Villemard. — Editions « Spes », Lausanne. Fr. 3.75.

Au nombre des ouvrages captivants et bien de « chez nous », rappelons le livre de notre collaborateur, Ad. Villemard, paru l'an dernier et dont le succès n'est pas épuisé. Cette histoire fait surtout le bonheur de la jeunesse romande.